

magazine

Le Verbe

SYRIE / QUÉBEC

Portraits de la famille Issa

Lydie Gagnon
chez les bisomiques

Antoine Robitaille
et les posthumains



UNE SEXOLOGUE AUDACIEUSE

En février dernier, **Thérèse Hargot** a publié, chez Albin Michel, *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*.

Depuis, cette philosophe, sexologue, épouse et maman a été invitée à toutes les tribunes de l'Europe francophone. Elle y mène son combat pour une nouvelle révolution sexuelle : elle s'érige notamment contre la pornographie, qu'elle qualifie de véritable pandémie, à la contraception et à bien d'autres idées et pratiques qui, selon elle,

n'ont pas vraiment libéré la sexualité humaine.

Ses nombreuses années d'intervention auprès des jeunes dans les écoles donnent à son propos une forte crédibilité et des assises dans la réalité des personnes. Loin d'être assimilables à un discours moralisateur ou même trop théorique, ses prises de parole sont toujours rafraichissantes et audacieuses. www.theresehargot.com

LAUDATO SI'

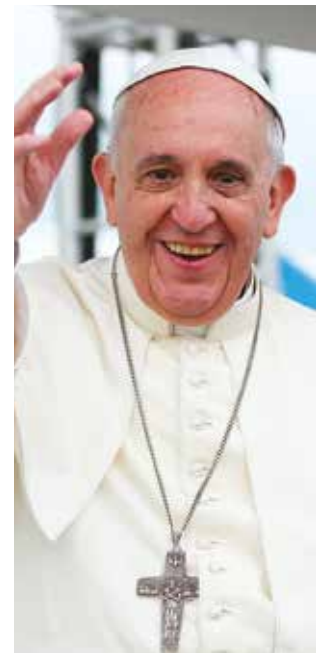
À l'été 2015, le **pape François** sortait l'encyclique *Laudato si'*. Si ce texte n'a pas manqué de faire lever les boucliers des climatosceptiques, il a aussi su rassembler de nombreuses personnes – croyantes ou non – autour de son message.

D'abord, **Laure Waridel**, sociologue et cofondatrice d'Équiterre, « pense que le pape a énormément de légitimité pour parler de notre rapport à l'environnement. Et ce que je trouve très intéressant, c'est son questionnement sur les valeurs... son invitation à tenir compte d'autre chose que l'argent et la consommation » (*Second Regard*, 6 décembre 2015).

Pour **Benoit Girouard**, président de l'Union paysanne, l'encyclique est accueillie avec joie et soulagement : « Enfin ! Cela fait quinze ans

que j'attends l'Église sur ce parvis-là ! On ne peut pas détruire un écosystème et puis avoir l'esprit et le corps en paix » (sur notre site Web le-verbe.com, 3 juillet 2015). Puis, **Naomi Klein**, journaliste et militante écologiste canadienne, a été directement touchée : « J'ai été choquée par le courage et la poésie de *Laudato si'* » (Radio-Vatican, 1^{er} janvier 2015).

Enfin, **Pierre Madelin**, écrivain écologiste, salue l'écologie intégrale qui « ne cesse de souligner que l'écologie ne saurait se réduire au souci et à la préservation de la nature, et que protéger cette dernière, c'est également "protéger l'homme de sa propre destruction" » (site Web de la revue *Limite*, 14 janvier 2016).



L'OBSERVATOIRE JUSTICE ET PAIX

L'Église catholique est-elle à droite ou à gauche ? Question périlleuse s'il en est une, qu'il faut d'abord aborder en ayant lu ce qu'elle dit quant aux enjeux sociopolitiques : c'est ce qu'on appelle la « doctrine sociale », un ensemble de textes fortement ignorés dans les milieux séculiers et même chez les catholiques.

Pour résorber cette situation, l'abbé **Martin Lagacé**, prêtre à la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin à Québec, a mis sur pied avec un groupe de citoyens catholiques l'Observatoire Justice et Paix. Inspiré par un projet similaire existant dans le diocèse de Fréjus-Toulon,

en France, l'Observatoire est un lieu de réflexion, de formation et d'intervention sur les questions sociopolitiques contemporaines du Québec et du Canada, et ce, à la lumière de la doctrine sociale de l'Église catholique.

Parmi les moyens préconisés par le groupe, on note l'organisation de colloques, de sessions d'étude, de conférences et aussi diverses prises de parole médiatiques. Visitez le site Web de l'Observatoire pour vous tenir informés de ses activités : www.observatoirejusticepaix.org.

magazine



Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard,
Antoine Malenfant, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté,
Jean Grégoire, Alexander King, Pascal Proulx et
Gabrielle Bélanger.

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT: James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Robert Charbonneau

GRAPHISTE: Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ: publicite@le-verbe.com

SECRÉTAIRE: Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMÉCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé
chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à
Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



Nous reconnaissons l'appui financier
du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

PAGE COUVERTURE

Vanessa Issa,
photo de Pascal Huot

LA PLUS PETITE VERTU

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Une mère découvre que sa fille naitra avec un chromosome de plus. Un fils apprend que son père mourra bientôt d'un cancer. Une famille quitte une terre brûlée par la guerre.

Devant tant de tourments, l'homme moderne, on le comprendra, voudra tuer la souffrance. Moderne parce qu'à ce problème philosophique il cherchera une solution technique. Mais ne soyons pas dupes: un programme gouvernemental, un ordinateur ou un algorithme ne croient pas plus à l'âme et au ciel qu'à la force salvifique d'une larme.

Ainsi, pensant remonter jusqu'à la racine de ses peines, cet homme et cette femme, que nous sommes parfois, seront prêts à éliminer de leur vue le souffrant lui-même.

*

Ce tout premier magazine *Le Verbe** se veut une toile peinte d'espérance en réponse au sombre tableau que nous présentent les transhumanistes.

Si le transhumanisme méprise la chair au point de vouloir lui suppléer des gadgets et des outils biotechnologiques toujours plus « évolués », le christianisme est, au contraire, une plongée dans le drame bien charnel de la Passion, un drame dont les seuls instruments sont un gibet et quelques clous.

Un drame dont le dernier acte, lumineux, est joué par un groupe de femmes, toutes joyeuses à la vue d'un tombeau vide.

Il devient alors possible d'envisager la tragédie de la rencontre avec un être différent de soi – qu'il soit enfant ou vieillard, trisomique ou bisomique, autochtone ou réfugié. Une rencontre tragique parce qu'elle implique la mise à mort d'une certaine idée que l'on se faisait de la vie.

Il devient alors possible, aussi, d'entrer dans la souffrance, l'inconfort et le dérangement. Pas par masochisme, mais par espérance. Cette petite vertu. La plus petite et la plus humble des grandes vertus, nous dirait peut-être Péguy. Mais également la plus belle.

*

Au printemps dernier, le pape François lançait un appel aux familles du monde entier. Disons que cette citation fera office de sommaire pour ce numéro que vous tenez entre vos mains.

« Je veux souligner que l'attention accordée tant aux migrants qu'aux personnes diversement aptes est un signe de l'Esprit. [Ces deux situations] mettent spécialement en évidence la manière dont on vit aujourd'hui la logique de l'accueil miséricordieux et de l'intégration des personnes fragiles » (*Amoris laetitia*, n° 47).

* Le nouveau magazine que vous tenez est un complément à la revue du même nom – revue *Le Verbe*, 84 pages, publiée depuis avril 2015 – offerte sur demande, par la poste (visitez le www.le-verbe.com pour plus d'informations).



PORTRAIT

LYDIE

Un ange chez les bisomiques



Photo : Renaud Philippe

Les Gagnon ont 16 enfants. Lydie est la petite dernière. Elle a dix ans. Avec ses yeux bridés, son rire contagieux et son visage tout rond, on la reconnaît : c'est la trisomique.

Pour vous couper l'herbe sous le pied, elle se présente, tout sourire : « Bonjour, je m'appelle Lydie et je suis trisomique. » Nécessairement, on passe à une autre question.

POUR UN CHROMOSOME DE PLUS

Pour Monique et Alain, avoir 15 enfants n'allait pas de soi, mais en recevoir un 16^e qui, selon les dires, est un malheur garanti, ça leur faisait porter un joug pas léger du tout.

« Après l'échographie, on avait regardé une émission. Une dame avait adopté 15 enfants trisomiques. Chaque année, deux clowns se rendaient chez elle, bénévolement, pour faire un spectacle. Ces enfants-là, disaient-ils, étaient leur meilleur public et ils auraient payé pour être là !

« Nous, au lieu de nous réjouir, on pleurait, raconte Alain. On était sûr que c'était épouvantable d'avoir un trisomique. Un grand malheur ! »



Quand le personnel médical a vu l'anomalie, c'était le branlebas de combat et la lecture catastrophée du dossier de madame : 47 ans, 16 enfants.

« Ils se sont sûrement dit : "Tiens ? Une folle. On va l'éclairer de notre science," s'exclame Alain. Quand j'ai vu la technicienne faire 15 fois la même mesure, j'ai compris et j'ai demandé c'était quoi, le problème. Elle m'a répondu sèchement : "Je n'ai pas le droit de vous le dire." La radiologiste est entrée, l'air terriblement grave, et s'est mise à parler à Monique : "Votre bébé a de grandes chances d'être trisomique. Vous avez 47 ans. Pensez-y ! Il n'y a pas de risque à prendre. Avec l'amniocentèse, vous déciderez..." Je posais des questions, on m'ignorait totalement ; je n'existais plus ! On est sortis. Monique pleurait. »

« C'était la hantise de toutes mes grossesses, raconte-t-elle : comment allais-je pouvoir l'aimer ? Je criais vers Dieu : "Tu le sais, Seigneur, que je ne sais pas aimer !" »

— Mais tu en avais déjà 15 !

« Oui, mais ils étaient normaux ! Beaux ! Fins ! Intelligents ! Comment j'allais faire avec une trisomique ? La vérité, c'est qu'il me restait deux idoles dans ma vie : la Beauté et l'Intelligence. Une trisomique, c'était pour moi l'opposé de tout ça ! »

L'ENFER, C'EST NOUS AUTRES

Lydie est née avec un souffle au cœur, comme plusieurs trisomiques.

« Il fallait qu'elle atteigne un certain poids pour que les médecins puissent procéder à l'opération », explique Monique. Je devais m'occuper d'elle à temps plein, mais c'était une grâce de Dieu ! Sans elle, je ne sais pas comment j'aurais passé au travers de notre enfer ! »

En effet, un des fils était tombé dans la drogue. « Ça a duré sept ans ! Seule Lydie réussissait à me faire oublier. C'était un cadeau du Seigneur ! Comme s'il m'avait dit : "Moi, je vais m'occuper de ton fils. Toi, occupe-toi de ma fille." »

« J'y ai mis toute mon énergie. Comme Lydie ne pouvait pas entrer dans la routine familiale normale, je l'assistais en tout. J'ai appris le langage des sourds pour le lui enseigner. Je n'avais pas le temps de penser à mon garçon, à la police, à la cour... Il s'en est sorti, grâce à Dieu. Lydie a tant prié ! Elle est persuadée que sa prière l'a sauvé. »

Après la toxicomanie d'un fils est survenue l'anorexie d'une fille. « La famille, c'est comme une microsociété ; on ne peut pas être épargné des maux du monde ! L'anorexie, c'était très difficile. C'est une maladie mentale. Je n'arrivais pas à comprendre. Là encore, Lydie m'a aidée à entrer dans cette faiblesse-là. Ma fille s'en est sortie elle aussi, tout en sachant qu'elle restera fragile. »

Lydie avait une mission : comme un ange, elle montait la garde. « Elle m'aidait à décompresser, parce que, quand il y a un problème, j'ai tendance à vouloir le régler tout de suite, mais la vie n'est pas comme ça ! Le "problème" de Lydie ne se règlera jamais : elle est trisomique, et moi impétueuse ! »

« Elle m'a appris à attendre ; tout est plus lent avec Lydie. Et avec n'importe quel enfant aussi – ils ne comprennent



pas du premier coup ! J'ai vu les enfants autrement ; ce ne sont pas des adultes ! Ils doivent apprendre, mais lentement et doucement. »

ON CONNAIT LA CHANSON

Lydie a rapidement pris du mieux. Au gré des jours, le clan Gagnon a été pris de court.

« On s'est rendu compte que cet enfant-là chantait tout le temps, raconte Alain. En camion – un 15 passagers ! – elle chantait et nous interpellait sans cesse : "Allez, papa ! Ton tour !" J'étais bien obligé de chanter ! Impossible de mettre la radio ; Lydie chantait ! Et elle nous faisait chanter, toute la famille ! Aucun enfant n'avait accompli un tel exploit ! »

Un jour qu'elle entraînait tout le camion à chanter, elle s'est mise à improviser, provoquant l'hilarité générale. « On s'est regardés et on s'est dit : "Coudon ! C'est l'fun d'être avec elle !" On avait du plaisir, on riait ! Pourquoi avait-on tant pleuré ? Au fond, c'était juste des préjugés. On nous avait dit qu'un trisomique était un grand malheur – et on y avait cru ! »

Ces mêmes préjugés avaient rendu infernales les sept premières grossesses de Monique. Québécoise instruite et cultivée, elle avait cru, comme bien d'autres, que les enfants nuisent à la carrière et à l'épanouissement personnel.

À chaque grossesse, tout en elle se rebellait. Le discours dominant et bien des femmes autour d'elle lui rappelaient qu'elle gâchait sa vie. En même temps, au fond d'elle-même, elle sentait que l'accueil de la vie, telle qu'elle se donne et se présente, était source du vrai bonheur. D'autant plus qu'elle

désirait sincèrement vivre ce que l'Église propose dans son enseignement (voir encyclique *Humanae vitae*).

« J'ai eu plein d'enfants, et chaque fois, c'était une occasion de me connaître, me dit Monique, de me découvrir : mère imparfaite, oui, mais la mère qu'il faut à ces enfants-là. »

Alain en rajoute : « C'est de ces enfants-là que *nous*, nous avons besoin ! C'est notre conviction profonde. Accepter et accueillir les enfants que Dieu voudra nous donner.

« On ne manquait de rien ; on avait suffisamment d'argent, on était tous en santé, on avait une maison qui s'agrandissait... Il n'y avait pas de raison d'arrêter ! Un jour, on a compris que c'était ça, notre mission ! »

LE VIEIL HOMME

Pourtant, Alain, comme Monique, a eu ses combats.

« Ma carrière de prof s'est tassée pour laisser la place à ma véritable carrière : aimer ma femme, mes enfants, puis mes étudiants.

En 1999, j'ai eu un grave accident de voiture. J'ai frôlé la mort. J'ai subi une commotion cérébrale et j'ai perdu beaucoup de facultés, dont la mémoire. Ça m'a aidé à faire une croix sur ma carrière. »

C'est tout un deuil ! « Ça m'a aidé, si l'on veut, à sacrifier l'idole.

— Laquelle ?

« La performance ! Jeune, chez nous, le sport était notre religion. On jouait au golf. Mes frères, plus vieux, plus grands, frappaient plus fort. Je forçais pour les égaier, mais je n'y arrivais pas. Je piquais des colères, lançais mes bâtons, sacrais ! C'était ma vie : replié sur moi à envoyer promener tout le monde !

« Je méprisais les autres parce que, au fond, ce qui se passait en moi, c'était la crainte d'entrer en relation, de peur qu'on ne découvre à quel point je n'étais pas bon.

« Les enfants me forçaient toujours à sortir de mon nombril ! Je n'étais pas fait pour avoir des enfants – ou plutôt, j'étais "défait" pour ne pas en avoir... Par exemple, l'été, j'allais à la pêche de 4 h à 16 h, puis c'était la sieste. Je n'étais jamais avec les enfants. Je faisais des petits trucs, mais la relation père-enfant, j'ignorais ce que c'était. Ça été une lutte terrible en moi. C'était quoi, être père ? Il nous arrivait bien de prier le dimanche en famille, mais ça dérangeait toujours ma bulle. Malgré tout, j'étais persuadé, moi aussi, de la

sagesse de l'Église : chaque enfant était donné par Dieu, peu importe la raison. »

Tu luttas encore ? « Oui, c'est mon combat contre le vieil homme en moi. Si j'arrête de prier, d'aller à l'Église, d'écouter la parole de Dieu, je perds ! J'ai 16 enfants, 16 petits-enfants et... 140 étudiants. Je suis tout le temps avec du monde ! C'est limpide : Dieu me picosse sans cesse pour tuer le vieil homme ! »

SOCRATE POUR LES NULS

Après ce témoignage d'une sincérité désarmante, Alain reste pensif au bout de la table. Soudain, il dit, conquérant : « Je parle toujours de Socrate dans mes cours ! De la simple et de la double ignorance, tu connais ? » Euh... non.

« Prends la mort. L'idée que les gens s'en font. Les Grecs de l'Antiquité en avaient peur parce qu'ils croyaient aller dans l'Hadès, aux enfers. Socrate dit d'arrêter d'avoir peur, car on ignore ce qu'est la mort. On pourrait supposer que c'est un séjour heureux ! On l'ignore. C'est la simple ignorance. La double ignorance, elle, c'est de prétendre savoir ce qu'est la mort.

« Je suis le parfait exemple de ça : j'ai pleuré et j'ai gâché un an de ma vie parce qu'on m'a dit qu'un enfant trisomique était un malheur. J'étais sûr de savoir ce qu'était un trisomique, mais je l'ignorais ; il n'y avait pas de trisomique autour de moi, et je m'étais toujours tenu à l'écart si j'en croisais...

« Maintenant, je connais la trisomie. Je dis à mes étudiants qu'ils ont devant eux un prof de philo qui répète sa théorie de la simple et de la double ignorance depuis 30 ans et qui ne se rendait pas compte qu'il était lui-même dans la double ignorance... Ça m'a pris Lydie pour comprendre ça !

« On réfléchit ensemble sur les trisomiques qui se font avorter à 95 % parce que notre société est certaine de savoir ce que c'est. »

SAUVER LE CLAN GAGNON

Lydie trisomique, maman rebelle, papa colérique, et une sœur, un frère, fragilisés par l'anorexie et la toxicomanie ; c'était quoi, la différence ?

« Quand on a un enfant qui se drogue, je te dis que c'est triste dans une maison, raconte Alain. Je m'amuse à dire qu'il existe des « bisomiques » qui font suer leurs parents





bien davantage que des trisomiques ! La drogue rend toute la famille malade. C'était le désespoir complet ici.

« Puis, Lydie est arrivée ! On s'est mis à chanter et tout est devenu mieux qu'avant.

« C'était clair qu'elle était envoyée – Dieu venait sauver notre famille à travers elle. J'imagine qu'un jour Dieu s'est dit : "Bon. Comment va-t-on aider les Gagnon ?" Et il nous a envoyé Lydie. »

Toute la maisonnée réalisait qu'elle possédait des qualités remarquables. « Elle est 16 fois "matante", de dire fièrement Monique. Avec les enfants, elle est unique : un trisomique ne se sent jamais attaqué ; les petits peuvent leur faire n'importe quoi, ils demeurent calmes et doux.

« Je dis souvent qu'il n'y a rien de mieux qu'un bébé pour un adolescent ; il arrive de l'école un peu grognon, et quand il voit le bébé, il sourit, joue, sort de lui-même, participe à la vie de famille. Lydie faisait cet effet-là ; chacun participait à sa croissance : bricolage, vidéo, sport, chanson, piano. Tout ça, sans qu'on le demande ; ça s'est fait naturellement. »

Grâce à Dieu, les Gagnon se sont adaptés à Lydie, et la simplicité s'est installée.

« Tout est devenu plus simple, plus beau, plus drôle ; on peut faire des niaiseries, dit Alain en souriant. À table, elle lance : "Aujourd'hui, à l'école, je suis allée en éducation physique ! Bon ! Ton tour !" Et on doit faire son compte rendu. Lors de moments de prière en famille le dimanche matin, elle prie pour chacun, puis elle dit : "À toi !" Alors, tout le monde est bien obligé de prier !

« Elle m'a simplifié la vie. C'est tellement fort en moi, la performance, le calcul... J'étais coincé là-dedans. Dieu m'a donné des trucs pour me décoincer, dont Lydie. »

« On avait totalement perdu le contrôle de notre famille, souligne Monique. On avait peur, nos réactions n'étaient pas toujours bonnes, on avait transmis nos idoles à nos enfants... Avec Lydie, tout s'est simplifié. »

SAMSON ET LYDIE

Alain est encore pensif. « Tu sais, je me prenais pour ce gars dans la Bible qui s'appelle Samson !

— Quoi ?

« Oui, tu sais, le mâle, la chevelure, la virilité... Mais au fond, Samson, il était sans Dieu. Il savait qu'il était de Dieu, mais il s'en foutait un peu. Après avoir tout perdu – chevelure, virilité, force, et même ses yeux –, il demande à un petit enfant de le guider dans le Temple. Là, il sait qu'il est faible. Là, il se fie à la force de Dieu. »

« J'ai joué à Samson. J'ai toujours cru que j'étais fort, extraordinaire, beau, intelligent ! C'est ça, cheminer. C'est long. Ça prend du temps. Et Lydie est une des personnes qui m'ont le plus aidé dans ma vie – grâce à qui je peux dire qu'au fond je suis le vieux Abraham, le stérile qui n'a pas de terre, qui est trop vieux, qui ne peut plus rien faire. »

Heureusement, Dieu aimait Abraham avec sa faiblesse, et lui a même confié un fils, une terre, une descendance. À presque 60 ans, ça tombe bien pour Alain.

C'est une grâce que les trisomiques ne soient pas vites.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

RENCONTRE

LA TENTATION TRANSHUMANISTE

Nos désirs inavoués selon Antoine Robitaille

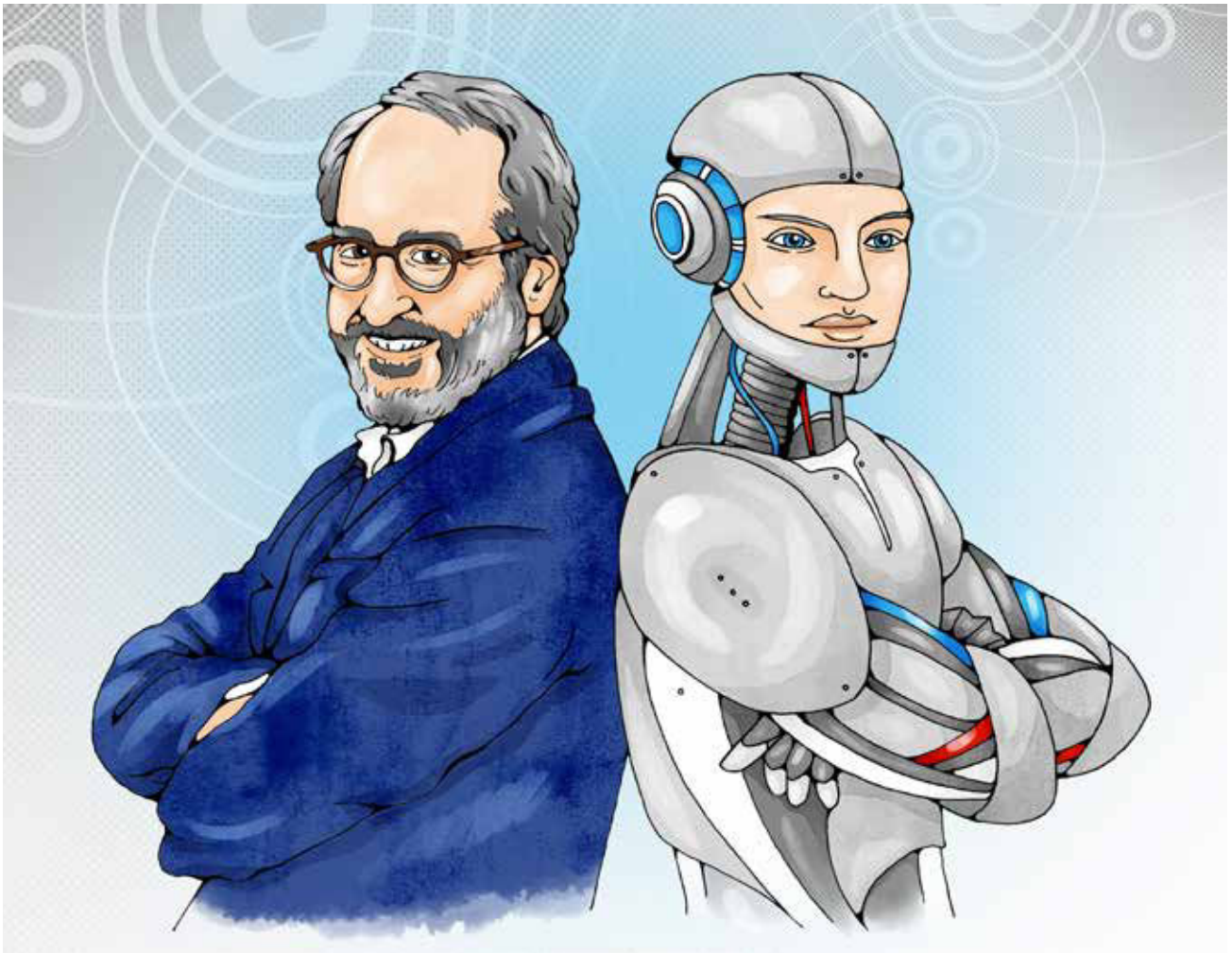


Illustration: Marie-Hélène Bochud

Antoine Robitaille est-il un posthumain ?
Quoi qu'il en soit, il s'intéresse depuis une quinzaine d'années au transhumanisme et au posthumanisme. Bien qu'en progression au Québec, ces « -ismes » déferlent surtout sur le monde anglo-saxon : intelligence artificielle, clonage, cyborg, etc. Vous commencez à saisir ?
Si ces rêves technoscientifiques semblent relever de l'utopie, nous en sommes pourtant déjà bien imprégnés.

Le nouvel homme nouveau, publié en 2007 chez Boréal, est le fruit d'une longue enquête journalistique sur le posthumanisme et, il faut le dire, la première contribution francophone sur le sujet. J'étais bien curieux de savoir pourquoi un politologue chevronné comme lui, éditorialiste pour *Le Devoir* et correspondant parlementaire à Québec, avait décidé d'écrire sur cet enjeu qui m'apparaissait très loin de l'Assemblée nationale.

« Parce que ça a des effets politiques, puis on les oublie ! Le transhumanisme s'intéresse souvent à rendre certains corps plus efficaces. Le posthumanisme cherche à changer de corps, mais ne pense pas aux effets politiques – on est des êtres sociaux – ou il ne veut pas y penser parce qu'il considère que le politique, c'est une vieille affaire de l'humanité et que lui va dépasser cela. »

Nous avons ainsi affaire à deux projets intimement liés. Même si ceux-ci se veulent d'avant-garde, voire futuristes, ils n'en ont pas perdu leur latin : « Dans le *trans*-humanisme, on est en *transition* vers une autre espèce. Le *post*-humanisme, c'est passer vraiment à une autre espèce. Par exemple, dans la perspective des premiers, ça peut être quelqu'un qui prend des substances pour avoir une intelligence plus efficace, mais pour les seconds, c'est faire en sorte que l'être humain change de forme : on pourrait finalement se télécharger dans des nanorobots, et l'humanité deviendrait un essaim de nanomachines. »

Certes, il y a un souci chez Antoine Robitaille de décrire et de relater objectivement les développements de ce phénomène. Pourtant, à la lecture de son livre et au cours de ma

discussion avec lui, je sentais une inquiétude : « Eh bien, j'ai peur des utopies, ça c'est certain », m'affirme-t-il.

DU MEILLEUR DES MONDES AU PIRE DES MONDES

L'un des principes à la base de nos sociétés modernes est l'égalité. On reconnaît globalement que les êtres humains naissent égaux en droits et en dignité, et nos politiques essaient d'établir équitablement les conditions nécessaires à la réussite et à l'épanouissement de chacun. Néanmoins, force est de constater qu'il y a déjà des disparités et des inégalités très grandes. Permettre l'amplification physique de certaines personnes reviendrait donc, selon lui, à doubler ces inégalités : « Si on a une société où des gens sont dix fois plus efficaces, dont le cerveau est dix fois plus efficace que les autres, dont la force physique est amplifiée dix fois par rapport aux autres, évidemment qu'on n'est plus dans l'égalité. Donc c'est politique, et l'utopie, c'est toujours politique. »

« À partir du 19^e siècle, il y a des courants qui essaient de penser un homme nouveau. Puis, au 20^e siècle, certains courants ont essayé de les réaliser, et ç'a été une horreur. Donc, l'utopie ne peut que nous mener à la dystopie : on vise le meilleur des mondes et on arrive au pire des mondes ; on vise l'égalité entre les hommes et on arrive au goulag. C'est ça, le communisme, les camps de concentration : on vise une pureté fantasmée. C'est terrible ! Pour le nazi, le meilleur des mondes, c'est une pureté, et le nouvel homme sera un Aryen pur, et ça mène au camp de concentration. Donc, les utopies, il faut s'en méfier. »

JEANNETTE BERTRAND ET LE POSTHUMANISME

Je ne connais pas beaucoup de gens dans mon entourage qui rêvent de pouvoir se transformer en robot. Aucune raison dès lors de craindre un retournement de civilisation imminent où des terminators s'attaqueraient aux humains, me dis-je. Il y a neuf ans, lorsque Antoine Robitaille a publié son livre, il affirmait que les idées posthumanistes demeuraient l'apanage d'un certain groupe d'individus en marge de la société. Or, il constate qu'elles se sont répandues rapidement dans les dernières années.

« Quand on pense que Ray Kurzweil, le pape du posthumanisme américain, a été embauché par Google, ça veut dire que ces projets sont maintenant financés par l'entreprise la plus capitalisée au monde. Google a créé la branche Calico, qui a l'ambition de faire un homme nouveau, un homme immortel. »

Google a créé la branche Calico, qui a l'ambition de faire un homme nouveau, un homme immortel.

Ray Kurzweil est cependant très critiqué par d'autres penseurs de l'intelligence artificielle, mais Antoine Robitaille aime s'intéresser aux penseurs marginaux qui désirent pousser certaines idées jusqu'aux extrêmes. « C'est le propre des utopistes », me dit-il.

« Mais la logique est latente, les idées sont là. C'est ça qui est intéressant avec le posthumanisme, c'est une nouvelle utopie qui nous en dit beaucoup sur notre société et nos rêves non avoués. Parfois, j'ai l'impression que les posthumanistes sont plus francs que la population en général: quand j'entends Jeannette Bertrand, la grande star de la télé québécoise, dire qu'elle a 83 ans et qu'elle trouve que c'est trop jeune pour mourir, je me dis qu'il y a un

posthumanisme qui s'ignore. Alors, il y a une volonté de dépasser, un refus de la nature humaine. »

Même s'il reconnaît que la question de la nature humaine est un grand débat et que, selon lui, il est difficile de la définir, il s'y dit attaché. À défaut de ne pas savoir ce qu'elle est précisément ou, du moins, en totalité, peut-être serait-il plus prudent de ne pas jouer avec elle; autrement, ce serait s'attaquer à une autre idée fondamentale de nos sociétés.

« Je ne peux pas nier qu'il y ait une inquiétude. Mais il y a une fascination en même temps. Je sais que je suis un mortel et j'ai peur de la mort. Des gens qui disent qu'ils voudraient repousser la mort, ça me séduit. Je trouve que c'est un peu ce qu'on a fait dans les deux-cents dernières années: l'espérance de vie s'est accrue, et je ne trouve pas que c'est mauvais, donc il y a peut-être des éléments dans le posthumanisme que je suis prêt à accepter, même à défendre éventuellement. On peut continuer dans le même sens, et c'est ça aussi qui m'intéressait dans cette recherche, c'est de trouver l'endroit où là je débarque, l'endroit où je me dis: "Là, c'est fou." »

Peut-être y a-t-il effectivement, dans notre peur de la mort, de la souffrance et de la vulnérabilité, une tentation de vouloir devenir immortel, tout-puissant. En même temps, me semble-t-il, on ne peut seulement s'en remettre à la fatalité de la condition humaine et ne pas mettre notre intelligence au service de son amélioration. Vouloir porter des lunettes ferait-il de moi un transhumaniste? Rien n'est moins certain.

Il existe pourtant une différence notable entre pallier une faille de la nature et vouloir surpasser notre condition. Lorsque j'entends Antoine Robitaille me citer le fameux roboticien Marvin Minsky, qui parle du corps comme d'un « foutu fouillis de matière organique », je me dis qu'il y a manifestement, dans ces utopies, une difficulté fondamentale à voir le corps et l'être humain comme un don dans toute leur beauté et leur complexité.

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com



Antoine Robitaille, *Le nouvel homme nouveau. Voyages dans les utopies de la posthumanité*, Éditions Boréal, 2007, 224 pages.

PHOTOREPORTAGE



SYRIE - QUÉBEC

L'ITINÉRAIRE DE LA FAMILLE ISSA

Photos: Pascal Huot | **Texte: James Langlois**
pascal.huot@le-verbe.com | james.langlois@le-verbe.com



« C'est pour mes enfants que je suis venu ici », affirme Youssef, 33 ans, père de la famille Issa. Ils habitaient Lattaquié, sur la côte ouest de la Syrie. Leur ville n'a pas été aussi attaquée que la capitale, Damas, ou qu'Alep, le haut lieu du gouvernement, mais il n'empêche que les explosions ponctuelles laissaient entrevoir un avenir incertain pour leurs enfants, Vanessa, cinq ans et demi, et Michel, quatre ans.

Ils ont donc fui vers le Liban en 2014.

Une fois là-bas, difficile de recommencer : pas de possibilité d'emploi, cout élevé de la vie.

Un prêtre qu'ils connaissent contacte alors le comité d'accueil des réfugiés de la paroisse Saint-Yves et Saint-Louis-de-France sur le plateau Sainte-Foy, à Québec, lequel est connu pour accompagner les réfugiés depuis des décennies. Tout se met en place assez rapidement, et ils arrivent à Montréal en février dernier, en plein hiver.



Malgré ce contexte qui les a contraints au déracinement, les liens du couple et de la famille se resserrent; Youssef et Carmen accueilleront bientôt un troisième enfant.

Montréal aurait été la ville québécoise appropriée pour qu'ils s'agrègent à la communauté arabophone, mais ils ont préféré venir à Québec, une ville plus semblable à Lattaquié. Pour cela, Carmen et Youssef sont prêts à s'investir pleinement dans les cours quotidiens de francisation, de 8 h 30 à 15 h. Cet engagement les empêche, pour le moment, de reprendre leurs anciennes activités professionnelles: Carmen, 29 ans, occupait un poste de réceptionniste tout en complétant un baccalauréat en littérature, alors que Youssef est coiffeur pour dames.

Quant à Vanessa, elle capte rapidement la langue de ses camarades d'école. « Elle nous aide même à traduire ce que nous ne comprenons pas », explique Youssef.



La famille Issa est installée depuis aout dernier sur la pointe Sainte-Foy. Dans la continuité de leur culture et de la foi qu'ils ont chacun reçue (Carmen est orthodoxe et Youssef protestant), ils fréquentent différentes églises chaque dimanche dans le but de trouver une communauté d'appartenance: « Nous avons beaucoup prié afin que notre démarche se résolve; nous avons chaque fois vu de petits miracles ! »

En contact régulier avec des familles de réfugiés d'origine syrienne – surtout chrétiennes, mais aussi musulmanes –, Youssef et Carmen assurent qu'ils trouvent dans les gens d'ici un véritable accueil et une aide inépuisable. Ils espèrent bientôt voir leur famille élargie les rejoindre.





REPORTAGE

L'ANTICHAMBRE DU PARADIS

Le centre de soins palliatifs L'Oasis de paix

Aux confins de la ville existe un lieu où les vivants vivent leur mort dans la sérénité et la dignité. Un lieu où ils sont accompagnés jusqu'aux portes du paradis. Un lieu où la beauté est omniprésente et où la nature fait sentir sa présence. Un lieu où les bénévoles et les professionnels de la santé sont comme des anges qui veillent sur ceux qui, tels des pèlerins, se préparent pour le dernier grand voyage. Un lieu dont l'âme est une religieuse au sourire éclatant qui aime la vie et son Créateur.

L'Oasis de paix, tel est le nom que porte ce lieu. Il s'agit du centre privé de soins palliatifs de 36 lits mis sur pied par les Sœurs de Charité Sainte-Marie, une communauté fondée en 1871 par mère Marie Louise Angélique Clarac. Situé tout près de la rivière des Prairies, dans le nord-

est de la ville de Montréal, il est dirigé par sœur Pierre-Anne Mandato. C'est elle qui nous accueille au matin de son anniversaire de naissance.

Malgré l'heure matinale (il est 9 heures), l'entrevue débute tout juste après une réunion à laquelle participait sœur Mandato. Ses journées sont très occupées et son agenda bien rempli. Pas assez toutefois pour négliger la prière. « Malgré toutes nos activités, les sœurs se réunissent trois fois par jour pour prier. Tous les jeudis et les dimanches, nous avons une heure d'adoration. La prière, c'est notre force ! » me confie-t-elle.

De la force, il en faut pour accomplir la mission que les sœurs se sont donnée. Accompagner des personnes en fin

de vie et leur famille n'est pas une chose banale. La mort, elles la côtoient tous les jours. Pourtant, ici, la paix et le calme règnent. Même la mort prend son temps.

MOURIR DANS LA SÉRÉNITÉ

« Le but des soins palliatifs tels que nous les définissons est de permettre aux personnes d'avoir le temps de faire le deuil de leur vie. Ici, nous soulageons leurs douleurs, nous les entourons d'amour, de compassion, de compréhension. Les patients ne veulent plus mourir, même ceux qui avaient pensé se prévaloir de la loi concernant les soins de fin de vie. Cette loi, pour nous, n'est pas un problème, car lorsque les personnes arrivent ici, au bout d'un certain temps, ils disent : "Ici, nous sommes au *pré-paradis*." »

Le processus du deuil de sa propre vie est long et, souvent, difficile. « Lorsque les personnes en fin de vie font leur entrée à l'Oasis de paix, certaines sont dans un état de révolte. D'autres sont résignées, mais pas nécessairement dans un état d'acceptation. Passer de la révolte à la résignation, de la résignation à l'acceptation sereine prend du temps. On parle beaucoup de la dignité, mais très peu de la sérénité. Pour moi, la sérénité englobe la dignité. Si la personne peut partir dans l'autre monde sereinement, elle meurt dignement. »

Le temps permet également aux malades de vivre des réconciliations avec leur famille. L'inverse est aussi vrai. « Souvent, leurs proches veulent les remercier pour tout ce qu'ils ont apporté dans leur vie », souligne sœur Pierre-Anne.

Pas étonnant, donc, qu'à l'Oasis de paix les sœurs, les bénévoles et les professionnels de la santé soient les témoins de véritables petits miracles. « Le fils d'un homme qui est mort à l'Oasis de paix nous a confié que son père avait vécu ici les plus beaux moments de sa vie ! L'autre jour, une dame m'a dit : "Moi, je vais rester ici pour toujours, comme l'ange qui est dans le jardin !" Une autre fois, c'est une dame qui me demande : "Est-ce que j'ai le droit de dire que je suis heureuse ? Je suis en fin de vie, je le sais, mais ici, je suis heureuse !" »

Sœur Mandato me confie que M^{gr} Jean-Claude Turcotte, qui est décédé en ces lieux, ne tarissait pas d'éloges envers l'Oasis et son personnel. « Il voulait qu'on le surnomme M^{gr} Turcotte-Clarac ! »

LA SOUFFRANCE ZÉRO

Pour que le patient puisse atteindre la sérénité, tout est mis en œuvre, y compris le soulagement de la douleur.

« Les gens ont peur de la souffrance et ils ont raison d'avoir peur ! Ici, nous faisons tout pour que la personne souffre le moins possible. C'est la première chose que nous réalisons. Cela passe avant l'accompagnement. Nous sommes pour "la souffrance zéro." Parfois nous réussissons, d'autres fois c'est plus difficile. Nous avons comme politique de soulager la personne tout en la gardant consciente afin qu'elle puisse communiquer avec sa famille. »

Si la souffrance physique est prise en compte par les professionnels de l'Oasis de paix, la souffrance psychologique est également une préoccupation constante. « Nous discutons avec les patients. Nous leur expliquons les étapes qui mènent à la mort. Nous leur assurons qu'ils ne souffriront pas. Personnellement, je leur confie une petite prière, que j'utilise moi-même : "Seigneur, viens chercher ta rose lorsqu'elle sera prête." Un jour, un membre du personnel m'a dit que sa belle-mère est morte en disant : "Seigneur, viens chercher ta rose, car je suis prête !" Elle est morte en répétant cette phrase. »

Bien que l'Oasis de paix soit d'inspiration chrétienne, tous sont les bienvenus. « Nous avons accompagné des juifs, des musulmans, des chrétiens. La chapelle dédiée à M^{gr} Turcotte est un lieu de recueillement pour ces personnes. Les pasteurs et les imans peuvent célébrer à leur manière. »

Les sœurs ne font pas de prosélytisme, elles accompagnent ceux et celles qui le veulent. « Leur rôle est d'être une présence évangélique. Ici, les sœurs ne sont pas infirmières, même si, professionnellement parlant, certaines le sont. Elles s'occupent de la pastorale. Elles ont comme rôle d'être une présence aimante auprès des malades et des familles. C'est un choix que nous avons fait il y a de cela quelques années. »

*

L'entrevue se termine quelques minutes après qu'un médecin eut rappelé à sœur Mandato qu'elle était attendue à une autre réunion... À l'Oasis de paix, la vie côtoie la mort. En fait, elle y a fait sa demeure. Pour le plus grand bonheur de ceux et celles qui veulent la vivre jusqu'au bout dans la sérénité et la joie.

Pour aller plus loin :

Site de l'hôpital Marie-Clarac :
hopitalmarie-clarac.qc.ca/soins-services/soins-palliatifs/

Site de la communauté des Sœurs de Charité de Sainte-Marie :
marie-clarac.qc.ca/fr/

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com



À TABLE !

PLEIN DE BON THÉ !

Manger, bien au-delà de la nécessité biologique du geste, implique une dimension sociale, relationnelle et écologique. Les rapports que nous entretenons avec l'agriculteur, la terre et les gens avec qui nous partageons un repas façonnent notre mode de vie. Que ce soit pour célébrer, rencontrer sa famille ou faire connaissance avec un prétendant, la table devient l'occasion non seulement de faire de délicieuses découvertes, mais aussi d'avoir une discussion passionnante ou un temps d'intimité. Alors, à table !

J'ai eu maintes occasions, après un repas, de partager le thé avec le père John Cannon et d'autres amis.

C'est toujours une expérience assez singulière. J'ai rarement connu quelqu'un qui appréciait autant que moi le « rituel » du thé : pas question d'utiliser n'importe quelle tasse, mais plutôt les vieilles tasses anglaises en fine porcelaine. Mais aussi, il sait mieux que quiconque nous édifier à partir de ces choses simples.

Au départ, je ne comprenais pas la nécessité des tasses de porcelaine. J'ai réalisé qu'en fait elles aident le thé à déployer toute sa saveur ; il doit sans doute y avoir, de plus, un effet psychologique. C'est comme le vin et ses coupes, après tout.

La première fois, il me demande : « Sais-tu pourquoi le thé est la boisson préférée du Bon Dieu ?... Parce qu'Il est plein de bonté. » Blague québécoise s'il en est une, dont je me souviendrai toute ma vie quand même.

Notre dernier thé avait quelque chose d'assez solennel : « Lucie ! sors le Earl Grey. Pas celui qu'on prend d'habitude, mais le nouveau que tu as acheté. » Le père John me regarde, tout fébrile : « Tu vas voir, il est vraiment exceptionnel : ils ont ajouté de la lavande. »

Le thé, comme d'autres types de boissons, m'a toujours fasciné par le raffinement et la complexité qu'il exige, et ce, de sa culture jusqu'à son infusion.

Cette lavande venait en effet rehausser le goût déjà très délicat du Earl Grey avec une finesse on ne peut plus reconfortante. Le père en rajoute : « Pas de doute pour dire qu'un thé comme celui-là doit guérir. » S'en est suivie une longue discussion sur les bienfaits des plantes et des herbes sur la santé et sur le fait que nous avons beaucoup perdu de connaissances à leur sujet au profit des grandes pharmacopées industrielles.

Les feuilles de thé, disions-nous, vont même jusqu'à être des signes : « Comment, d'une feuille séchée qui semble inerte, peut-il jaillir autant de goût et de bonté ? » Dans la faiblesse se cache la force ; dans la mort, la vie.

J'ai toujours été déçu en buvant du thé seul à la maison parce qu'il me semblait que c'était moins bon. J'ai compris ce jour-là qu'un bien partagé était toujours meilleur par le fait même d'en faire bénéficier les autres.

Dégusté : Earl Grey Versailles, La route des Indes, en vente au marché du Vieux-Port.

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Karine est une jeune femme épanouie.

Elle écoute l'émission de radio *On n'est pas du monde*.

Elle lit le blogue le-verbe.com.

Elle est abonnée à la revue gratuite *Le Verbe*.



Faites comme Karine. 😊



7h
Lundi
9h



Québec
90,9

Beauce
102,5

Saguenay-Lac-Saint-Jean
106,7

Montréal
91,3

Victoriaville
89,3

Trois-Rivières
89,9

Sherbrooke
100,3

Rimouski
104,1

Pour plus d'informations : le-verbe.com